

L'inanimé dans la poésie de Pierre Jean Jouve

Dr/Chérif Abdel Moneim Bahnassi El Jittmaa

Maître de conférences au département de Français

Faculté des Lettres -Université de Menouféya

Résumé :

Dans la poésie de Pierre Jean Jouve, les symboles de l'inanimé - la pierre, le relief, le chemin, l'eau et le ciel - jouent un rôle majeur en incarnant les tensions profondes de l'existence humaine. La pierre symbolise à la fois la dureté matérielle et un centre secret de lumière et de transcendance. Le relief, par ses formes mouvantes, mêle volupté et douleur, révélant l'intensité des sensations corporelles. Le chemin exprime la quête de sens, oscillant entre espoir mystique et conscience tragique de la mortalité. L'eau, tantôt limpide et purificatrice, tantôt opaque et profonde, incarne le flux de la vie, la régénération et l'énigme de la mort. Enfin, le ciel, immense et insaisissable, représente l'aspiration vers l'infini, la divinité, mais aussi l'angoisse face à l'absolu.

Ces symboles forment un réseau cohérent où matière et esprit se confrontent et se complètent, illustrant la lutte entre enracinement terrestre et élévation spirituelle qui traverse l'œuvre de Jouve. Ils traduisent la complexité d'une poésie où la nature devient miroir de l'âme et terrain d'une quête métaphysique incessante.

الجماد في شعر ببيير جان جوف

د/ شريف عبدالمنعم بهنسي

قسم اللغة الفرنسية كلية الآداب - جامعة المنوفية

المستخلص :

في شعر ببيير جان جوف، تلعب رموز الجمادات - الحجر، التضاريس، الطريق، الماء، والسماء - دوراً أساسياً في تجسيد التوترات العميقة للوجود الإنساني. يرمز الحجر إلى صلابة المادة وفي الوقت نفسه إلى مركز خفي للنور والتسامي. أما التضاريس، بأشكالها المتغيرة، فتجمع بين اللذة والألم، كاشفة عن غزاره و شدة الأحاسيس الجسدية. يعبر الطريق عن البحث عن المعنى، متأرجحاً بين أمل صوفي ووعي مأساوي بالموت. الماء، في وضوحه وطهارته أو في عتمته وعمقه، يجسد تدفق الحياة، والتجدد، وغموض الموت. وأخيراً، تمثل السماء الواسعة والغامضة التطلع إلى اللانهاية، والإلهية، وكذلك القلق أمام المطلق.

تشكّل هذه الرموز شبكة متماسكة حيث تتواجه المادة والروح وتتآلف، معبرة عن الصراع بين الانخراط الكوني والسمو الروحي الذي يخترق أعمال جوف. إنها ترجمة لثراء و تشعب شعر يُحوّل الطبيعة إلى مرآة للنفس وميداناً لرحلة ميتافيزيقية دائمة.

الكلمات المفتاحية: ببيير جان جوف - الرمز - الجماد - الدلالة - الحجر -

التضاريس - الطريق - الماء - السماء

Introduction :

L'œuvre poétique de Pierre Jean Jouve s'épanouit sur plus de quatre décennies, traversées par les secousses d'une tragédie mondiale : la deuxième guerre mondiale. L'un des versants majeurs de cette création se teinte d'une *vita nuova*¹, d'un renouveau spirituel nourri par la révélation de la psychologie des profondeurs. C'est dans cette lumière intérieure que prennent forme *Les Noces*, *Sueur de sang* et *Matière Céleste*, œuvres fondatrices d'une époque où la poésie devient quête d'absolu et d'invisible.

Comme en témoignent leurs titres, ces recueils s'inscrivent dans une double appartenance : à la fois ancrés dans la matière et tendus vers le spirituel. *Les Noces* célèbrent la chair féminine, exultent le corps comme lieu de révélation. *Sueur de sang* évoque, dans une résonance christique, la souffrance sacrée - celle du Christ à Gethsémani², mêlant sueur et sang - et renvoie au mystère du sang versé dans l'alliance nouvelle. Enfin, *Matière Céleste*, par l'oxymore même de son titre, révèle une tension profonde : celle d'une substance terrestre en voie d'ascension, où la densité du monde se dissout dans l'élan spirituel.

Sur l'autre versant de l'œuvre, des recueils tels que *Diadème*, *Oda*, *Langue*, *Mélodrame*, et plus encore *Moires*, prolongent une méditation profonde, où les thèmes fondateurs - la mort, le désir, la souffrance - sont sans cesse repris, remodelés, réécrits. Chaque relecture en fait jaillir de nouvelles associations, de nouvelles tensions, dans une approche toujours plus spiritualisée. Au cœur de ces deux mouvements - celui de la *vita nuova* et celui de la

¹ Chez Pierre Jean Jouve, la *vita nuova* désigne une renaissance poétique et spirituelle. Elle marque une rupture avec son ancienne poésie et coïncide avec la découverte de la psychanalyse. Cette période donne naissance à une écriture plus intérieure, marquée par la souffrance, le sacré et la quête de vérité, comme en témoignent *Les Noces*, *Sueur de sang* et *Matière céleste*.

² La *souffrance sacrée*, telle qu'éprouvée par le Christ à Gethsémani, incarne une douleur extrême assumée dans une perspective spirituelle, où l'angoisse devient offrande.

Dr/ Chérif Abdel Moneim Bahnassi El Jittmaa
réflexion poétique plus abstraite - s'imposent les « recueils de la guerre » : *Kyrie*, *La Vierge de Paris* et *Hymne*. Ils forment une matière à part, traversée par les instruments mêmes de la catastrophe. Ici, le réel se confond avec l'apocalyptique, et les images issues de l'intériorité explosent au contact d'une actualité monstrueuse, donnant à la poésie une force tragique inédite.

Jouve échappe aux classifications habituelles de notre histoire littéraire. Inclassable, rétif à toute appartenance doctrinale, il demeure un solitaire, souvent perçu comme tel. Quelques critiques ont tenté de le situer au sein d'un baroque contemporain, catégorie elle-même fuyante, composite, où se mêleraient des courants à la fois novateurs et conservateurs, témoignant de la complexité irréductible de son œuvre.

Dans la poésie de Pierre Jean Jouve, le recours aux symboles issus du monde inanimé - pierre, relief, chemin, eau et ciel - constitue un élément fondamental de sa quête poétique et spirituelle. Ces figures naturelles, loin d'être de simples images statiques, s'érigent en véritables symboles vivants, investis d'une puissance évocatrice qui dépasse leur matérialité immédiate. Elles incarnent des dimensions multiples de l'expérience humaine : le corps et l'esprit, la souffrance et la transcendance, l'enracinement dans la matière et l'aspiration vers l'absolu.

Ces symboles de l'inanimé, bien que distincts dans leurs formes et leurs qualités, s'articulent en un réseau signifiant au sein de la poésie de Jouve, donnant voix à une méditation profonde sur les tensions et les harmonies qui traversent la condition humaine. À travers eux, le poète déploie une écriture où la nature devient miroir de l'âme, espace de dialogue entre la matière et le souffle, entre le visible et l'invisible. Cette alliance symbolique révèle la richesse et la complexité de l'univers jouvien, où chaque élément inanimé est chargé d'une présence presque vivante, porteuse d'une vérité intime et universelle.

L'inanimé dans la poésie de Pierre Jean Jouve

Ainsi, ces symboles de l'inanimé composent dans la poésie de Jouve un langage métaphorique riche et nuancé, dans lequel s'exprime la complexité de l'expérience humaine, tiraillée entre enracinement terrestre et quête spirituelle, souffrance et espérance. Ils offrent un prisme essentiel pour comprendre la densité et la profondeur de la vision poétique de Jouve, qui fait de la nature et du cosmos autant de miroirs de l'âme en recherche de lumière et de sens.

Cette étude se propose d'explorer ainsi, à travers une lecture attentive, la manière dont ces symboles de l'inanimé se déploient et se transforment dans la poésie de Pierre Jean Jouve, éclairant d'un jour nouveau les profondeurs de sa démarche poétique et spirituelle.

C'est au cœur même de l'œuvre poétique jouvienne que nous choisirons de nous aventurer, à la recherche des nœuds d'images révélateurs, ces constellations symboliques qui se dévoileront peu à peu comme porteurs du statut que Jouve confère à ses symboles.

L'enchevêtrement symbolique, si propre à la poétique de Jouve, n'a guère facilité une découpe nette et rigoureuse des symboles mobilisés dans son œuvre. La densité même de sa phrase poétique entraîne un glissement perpétuel du symbole vers l'image ou le thème, voire vers le concept, selon la lecture qu'en fait le lecteur. Extraire les symboles a donc exigé un constant effort d'équilibre entre les lignes de force thématiques et les inflexions conceptuelles - au prix, parfois, d'une incision brutale dans le tissu lyrique. Par ailleurs, il nous importait d'éviter toute approche trop systématique, afin de préserver l'élan suggestif et la puissance évocatrice du symbole. Il fallait, bien entendu, veiller à ce que notre étude ne se réduise pas à un simple inventaire partiel de symboles isolés, mais qu'elle permette un véritable approfondissement de leur signification et une mise en relation de leur architecture interne.

Les symboles de l'inanimé dans la poésie jouvienne :

Sous l'intitulé « Symboles de l'inanimé », nous avons choisi de regrouper l'ensemble des symboles issus du monde minéral et des éléments naturels dénués de vie organique, mais porteurs d'une forte charge évocatrice dans l'univers jouvien. Il s'agira ainsi, dans un premier temps, d'examiner les figures de la pierre, du relief et du chemin - autant de formes ancrées dans la matière terrestre, qui cristallisent des tensions entre stabilité et mouvement, pesanteur et élévation. Nous poursuivrons ensuite avec les symboles liés à l'eau, fluide primordial et ambivalent, avant de conclure ce travail par l'analyse de la voûte céleste, lieu d'aspiration et d'infini, qui inscrit la poésie de Jouve

A / La pierre :

De prime abord, il convient de souligner la complexité, parfois presque impalpable, avec laquelle les symboles joviens s'entrelacent et se répondent. Les vers suivants, qui expriment la solitude émanant du rocher, illustrent parfaitement cette superposition symbolique : ils associent, en effet, au moins trois figures récurrentes dans la poésie de Jouve - le rocher, l'eau et la forêt. L'analyse de tels vers requiert dès lors un effort particulier : il s'agit de dégager les niveaux d'appartenance de chaque image, d'interroger les réseaux de correspondance qu'elles tissent entre elles, et d'en éclairer la signification profonde au sein de l'univers poétique jouvien.

« Dans le rocher mirifiquement durci de larmes

Dans la forêt claire verte mortellement

Ces deux eaux sans théâtre

Etaient les yeux, les yeux jumeaux de la solitude.»³

Dans cette strophe, nous observons que le rocher et la forêt, notamment en tant que compléments de lieu, sont traités de manière analogue. Tous deux se voient investis d'une fonction symbolique convergente : ils deviennent les deux « eaux », ou

³ Pierre Jean Jouve, *Poésie I-IV, Sueur de sang*, Paris, Mercure de France, 1964, p. 182.

L'inanimé dans la poésie de Pierre Jean Jouve

mieux encore, les deux « yeux » de la solitude. Cette solitude, ainsi démultipliée, se trouve scindée en une dualité symbolique, dont le rocher incarne la part la plus dense, la plus cristallisée - comme une larme figée, taillée dans la matière du chagrin, « mirifiquement » façonnée par un mystérieux travail intérieur.

Plus loin, dans le même recueil, ce roc persiste à symboliser cette souffrance lourde et pesante, qu'il ne garde pas pour lui seul, mais qu'il communique et transmet aux pierres alentour, prenant la forme d'un chemin. Ce chemin, à la fois matérialisation et prolongement de ce fardeau, établit un lien tangible entre l'immobilité douloureuse du roc et la multitude des pierres, comme autant de réceptacles ou de témoins de cette même tension sourde. Ainsi, le roc devient source et vecteur d'une douleur partagée, inscrite dans le paysage même de la poésie jouvienne, où chaque élément inanimé participe à cette densité émotionnelle.

« Le chemin de rocs est semé de cris sombres
Archanges gardant le poids des défilés
Les pierres nues sont sous les flots au crépuscule
Vert émeraude avec des mousses et du sang.»⁴

Ce phénomène de durcissement, intimement lié à la pierre, traverse toute l'œuvre poétique de Jouve, s'imposant comme une constante symbolique. Il incarne une forme d'arrêt brutal, une résistance à tout mouvement, un blocage quasi tangible qui s'oppose au flux vital et à la transformation. Ce faisant, il tend à figer la dynamique des symboles, à réduire leur énergie en un effort vain et stérile, comme si la poésie elle-même butait sur une limite infranchissable. Ainsi, la pierre devient à la fois image de la souffrance figée et métaphore d'un combat intérieur où l'élan vers l'essence se heurte à l'implacable immobilité de la matière.

« Pierres énormes et revues au vent d'hiver
Avec art sur des sangs anciens éclairés

⁴ Pierre Jean Jouve, *Poésie I-IV, Sueur de sang, Gradiva*, op.cit., p. 191.

Je vous retrouvais bien chaque bloc cependant
Portait quarante années d'effort et de chimère
Et pour un noble et maigre but n'est-il pas vrai
Ces blocs : mes souvenirs mes travaux mes gésines
Profondes que l'histoire avait pu féconder
Sans que soit pardonné l'échafaud du poème ;
Ces quarante ans réduits à quelques pas
Ah, je tremblais devant statues et parois hautes
De mesurer chagrins et espoirs à la fois
Qu'un mouvement de proue a fait sortir sans faute.»⁵

La souffrance exprimée ici est celle du prophète délaissé par Dieu, impuissant face à l'immobilité des montagnes qu'il ne peut déplacer. Le chiffre quarante, qui surgit à deux reprises dans ce court poème, tisse un lien direct avec les récits bibliques : quarante jours durant le déluge, certes, mais plus encore quarante années de vagabondage errant du peuple d'Israël dans le désert.⁶ Ce poème se présente ainsi comme le chant amer d'un être désabusé, fatigué par un cheminement sans fin, ayant perdu l'espoir de s'arracher un jour à l'emprise accablante de ces pierres.

La versification même frappe par sa rigidité, un cadre strict composé de douze alexandrins ponctués de césures systématiques à la sixième syllabe, à peine troublées par trois exceptions isolées. Ce respect scrupuleux des conventions métriques et du nombre symbolique ne relève pas du simple formalisme : il incarne au contraire la lutte patiente et tenace, la persévérance dans l'ombre et le vide. Tout concourt ainsi à rendre sensible la

⁵ Pierre Jean Jouve, *Poésie X-XI, Moires, Quarante ans*, Paris, Mercure de France, 1967, p. 168.

⁶ Dans la Bible, le peuple d'Israël erre quarante ans dans le désert après avoir quitté l'Égypte, en raison de son manque de foi et de rébellion envers Dieu. Cette longue période d'épreuve sert à purifier et former une nouvelle génération, prête à entrer dans la Terre promise. Le chiffre quarante symbolise ici une phase de purification et de préparation spirituelle.

L'inanimé dans la poésie de Pierre Jean Jouve

contrainte oppressante, l'omniprésence du roc, qui s'étend inlassablement sur les siècles d'une existence ou d'une œuvre.

Malgré ce durcissement apparent, la pierre conserve en elle un goût secret, celui d'une soif sourde et tenace. Cette soif, à la fois matière et désir, persiste comme une tension vivante sous la froideur minérale, témoignant d'une énergie latente prête à se libérer au cœur même de la solidité.

« J'ai soif des pierres j'ai soif de Dieu
J'ai soif
De liberté je suis à genoux sur la plaine
Des murs »⁷

Il s'agit donc, à travers l'exploration attentive des oppositions inhérentes à la pierre - entre dureté et fragilité, immobilité et potentiel - de discerner ce qui, au sein de cette apparente stérilité, peut s'ouvrir comme une voie secrète. Une voie qui conduit non seulement vers la profondeur cachée du matériau, mais surtout vers la mort comprise non comme une fin absolue, mais comme une transformation nécessaire, un passage initiatique. Ainsi, la pierre, loin d'être simple image de blocage ou d'inhumanité, peut devenir le seuil vers une renaissance, vers une vie plus intense et profonde, révélée dans l'ombre même de la disparition.

« Et le non est la pierre d'angle de l'ogive
De profondeur : il est un seul oui et qui vive
Aucun n'ose le dire aux lèvres de la mort. »⁸

Il arrive que, sous le poids des souffrances accumulées et après une longue résistance, la pierre cesse de s'opposer et se révèle docile, s'ouvrant enfin pour libérer l'eau pure et limpide qui coule des profondeurs invisibles. Cette eau, symbole de vie et de purification, surgit comme une source insoupçonnée, métamorphosant la dureté inerte en un flux vivant, capable d'irriguer le désert de l'âme et d'engendrer un renouveau. Ainsi,

⁷ Pierre Jean Jouve, *Poésie I-IV, Kyrie, La Vierge de Fontenay*, op.cit., p. 319.

⁸ Pierre Jean Jouve, *Poésie V-VI, La Vierge de Paris*, Paris, Mercure de France, 1965, p. 83.

Dr/ Chérif Abdel Moneim Bahnassi El Jittmaa

la pierre, loin d'être un simple obstacle, se fait passage et métaphore d'une transformation intérieure où la douleur se mue en force vivifiante.

« Je haletais

Mais mon cœur était une joie pleine d'eau pure
Entre les roches où descendaient les cavaliers.»⁹

Pourtant, jusqu'à l'ultime instant, cette pierre gardera jalousement son mystère, un secret impénétrable à la nature humaine ordinaire. Ce mystère, en effet, échappe à la compréhension rationnelle et ne se laisse appréhender que par le biais du rêve - ce domaine où les lois du réel s'effacent pour laisser place à une autre logique, plus profonde et plus sacrée. C'est par cette voie onirique que le poète parvient à saisir l'ouverture « creuse et sacrée », un passage énigmatique, creusé au cœur même de la pierre, qui conduit à la révélation essentielle, à l'illumination intérieure. Ainsi, le rêve devient le seul pont capable de relier la matière figée à l'invisible, le concret à l'absolu, offrant un accès à cette vérité enfouie que la raison seule ne peut atteindre.

« J'ai rêvé d'un cœur de la pierre
C'était au fond des ruelles d'enfer d'un quartier
de l'enfance et devenu noir vert
Je devais nettoyer la pierre de l'église à l'aide
d'un chiffon presque vert et obscur
Pour une tache vile ; alors montrait le cœur
Un autre cœur sculpté en creux, ayant le rose éternel
Ainsi notre art d'amour encombré de mystères a-t-il
une seule ouverture creuse et sacrée
A-t-il une seule limite, a-t-il une seule montée
Qui à l'envers de vie humaine est éther de révélation
Tout éternel, exultâtes, œuvre et déification.»¹⁰

⁹ Pierre Jean Jouve, *Poésie I-IV, Kyrie*, op.cit., p. 351.

¹⁰ Pierre Jean Jouve, *Poésie X-XI, Mélodrame, Invention sur un thème*, op.cit. p. 50.

L'inanimé dans la poésie de Pierre Jean Jouve

Martine Broda, dans son étude consacrée à la poésie de Pierre Jean Jouve, souligne elle aussi la difficulté profonde que rencontre le poète face au durcissement de la pierre. Elle y voit non seulement un obstacle thématique récurrent, mais surtout une expérience existentielle : celle d'une confrontation avec une matière close, sourde, dont la résistance semble défier toute tentative de transfiguration poétique. Ce durcissement, loin d'être purement symbolique, engage pour Jouve une lutte intérieure, où l'effort d'élévation spirituelle se heurte à la masse inerte du monde, à cette pierre qui refuse de livrer son secret ou de se laisser traverser par la lumière. Broda met ainsi en évidence le double mouvement qui traverse l'œuvre : d'un côté, l'aspiration à une percée vers l'essence ; de l'autre, l'inertie impénétrable de la matière, qui pousse le poète au bord du silence ou du cri. « Vers le trop de forme, dans le fantasme du parfait ; ce tour encore, la pierre le lui joue. Est-ce la mort de pierre, érigeant sa poésie en stèle à la mort ? »¹¹

Il importe néanmoins de ne point surestimer le seul pouvoir pétrifiant de la pierre, cet élément de l'inanimé souvent associé, à tort, à une stérilité absolue. Comme le rappelle Mircea Eliade, la pierre, par son incorruptibilité même, incarne aussi un principe de stabilité et de permanence, devenant le symbole d'une sécurité essentielle contre les forces menaçantes - qu'il s'agisse d'ennemis extérieurs ou, plus radicalement, de la mort elle-même. Ainsi, les pierres tombales, déjà présentes à l'époque préhistorique, ne servaient pas uniquement à marquer un lieu de sépulture : elles étaient investies d'un pouvoir protecteur, garantissant à l'âme du défunt une forme de survie au-delà de la décomposition du corps. La pierre se fait alors à la fois sceau et refuge, assurant la continuité de l'être dans une dimension autre, inaccessible au devenir charnel. « La pierre protégeait contre les animaux, les voleurs, mais surtout contre la " mort " ; car, de

¹¹ Martine Broda, *Jouve*, Lausanne, L'Âge d'homme, 1981, p. 151.

Dr/ Chérif Abdel Moneim Bahnassi El Jittmaa
même que l'incorruptibilité de la pierre, l'âme du défunt devait subsister indéfiniment sans se disperser.»¹²

Ainsi, la pierre, quelle que soit sa forme - brute ou sculptée, dressée ou effondrée, silencieuse ou traversée de souffle - conserve toujours une signification qui excède l'homme. Elle se dresse comme un signe archaïque, antérieur à toute parole, portant en elle une mémoire plus vaste que celle de l'individu, une densité symbolique qui renvoie à des forces cosmiques, spirituelles ou sacrées. Dans l'univers de Jouve comme dans de nombreuses traditions mythiques et religieuses, la pierre ne se limite jamais à sa matérialité : elle devient seuil, gardienne, ou encore témoin d'un ordre invisible qui dépasse l'humain, l'inscrit dans une temporalité élargie, et lui rappelle, en silence, la présence du mystère. « Depuis la simple hiérophanie élémentaire représentée par certaines pierres et certains rochers - qui frappent l'esprit humain par leur solidité, leur durée et leur majesté - jusqu'au symbolisme omphalique ou météorique, les pierres culturelles ne cessent de signifier quelque chose qui dépasse l'homme.»¹³

Cela éclaire, en premier lieu, la difficulté persistante que rencontre le poète lorsqu'il tente de percer le secret de ce symbole dense et chargé de sens. Mais cela explique aussi la remarquable constance avec laquelle la pierre revient, obstinément, tout au long des recueils de Jouve. Imaginer que ce symbole pourrait mener à une pétrification - et donc à une forme de mort de l'acte poétique - n'est pas une erreur : cette possibilité fait partie intégrante de son ambivalence. Toutefois, au-delà de cette mort apparente, la pierre assure paradoxalement une survie à l'acte poétique, lui conférant une solidité, une durée qui résiste à l'érosion du temps. Elle agit comme un rempart, protégeant la

¹² Mircea Eliade, *Traité d'histoire des religions*, Paris, Payot, 1968, p. 189.

¹³ Ibid., p. 202.

L'inanimé dans la poésie de Pierre Jean Jouve

parole poétique non seulement contre les forces destructrices de l'histoire et de la condition humaine, mais aussi contre les puissances centrifuges de l'imaginaire et du chaos cosmique. En ce sens, loin de figer la poésie, la pierre en constitue le socle : elle permet à l'acte créateur de s'enraciner dans une densité qui le rend indestructible.

L'intérêt manifesté pour la pierre semble puiser ses racines dans l'univers spirituel de la religieuse chrétienne, chez qui la matière minérale, durable et silencieuse, symbolise à la fois la stabilité de la foi, l'humilité du cloître et l'élévation de l'âme vers l'éternel. « Selon le symbolisme chrétien, Christ est " la pierre que rejetaient les bâtisseurs " qui devint la " pierre d'angle " (Luc XX / 17). On l'appelle aussi " le rocher spirituel " d'où jaillit l'eau de la vie (I Corinthiens X / 4) : les alchimistes qui, au Moyen Âge, cherchaient avec une méthode préscientifique le secret de la matière en espérant ainsi trouver Dieu, ou du moins percer le mystère de la création, croyaient que ce secret se trouvait dans leur célèbre " pierre philosophale ". »¹⁴

Au cœur du Moyen Âge, une époque marquée par la tension entre foi et raison, les alchimistes s'emparèrent de cette symbolique. Héritiers à la fois des mystères antiques et des sciences arabes, ils poursuivaient une quête qui se voulait à la fois spirituelle et expérimentale. Ils scrutaient la matière non seulement pour en percer les lois, mais pour y découvrir le reflet du divin. Au carrefour secret de la pensée théologique, des lois de la nature et des élans de l'âme mystique chrétienne, ils virent dans la mythique pierre philosophale l'ultime secret de la création : une substance à la fois transformatrice et révélatrice, capable de changer le plomb en or, mais surtout de révéler à l'homme sa propre vocation à la transfiguration.

¹⁴ M.-L. Von Franz, "Le processus d'individuation". In C.G. Jung (éd.), *L'Homme et ses symboles*, Paris, Robert Laffont, 1983, pp. 209-210.

Cette pierre angulaire, ou encore celle d'où s'élève la source vive, signe d'une grâce inaugurale, sont autant d'images récurrentes dans la poésie de Jouve, où la matière minérale devient symbole de révélation et de mystère. À cela s'ajoute la rêverie alchimique autour de la pierre philosophale, que l'on tente d'approcher par de multiples procédés de polissage, dans l'espoir d'en découvrir l'entrée secrète, comme une porte dissimulée vers une vérité transfigurante.

Entre la pétrification, synonyme de mort figée, et l'immortalité, promesse d'une élévation hors du temps, la pierre se déploie dans toute l'ambiguïté de ses significations. Elle peut apparaître tantôt comme un bloc stérile, lourd de silence et d'opacité, tantôt comme la pierre philosophale, chargée de mystère et porteuse d'un espoir de transmutation spirituelle. Ces visions, apparemment opposées, nourrissent chez le poète une symbolique complexe, où la matière minérale devient miroir d'une quête intérieure.

Mais au sein même de cette rêverie dense et labyrinthique, une voie de passage finit par émerger. Elle ne suit ni les contours apparents ni les éclats de surface, mais s'enfonce plus profondément, vers ce que l'on pourrait nommer le cœur de la pierre. C'est en cela, dans cette intimité silencieuse et enfouie, que se révèle une ouverture inattendue : un point de bascule vers l'éther - ce souffle subtil, presque immatériel - d'où peut jaillir l'eau pure, source de vie, de régénération et de révélation. Ainsi, la pierre, loin de n'être qu'un symbole d'inertie, devient lieu de passage, matrice d'une transformation alchimique de l'âme.

B / Le relief :

Le relief, à la différence du roc nu ou de l'aridité impassible du désert, vibre d'une vie affleurante, presque palpante, comme une peau frémissante sous la caresse du vent. Il ne se contente pas de se dresser : il invite, il insinue, il suggère. À son contact, même le rêveur distrait se trouve saisi par une étrange ferveur,

L'inanimé dans la poésie de Pierre Jean Jouve

surpris de voir surgir en lui des images chargées de volupté, des scènes secrètes qui s'animent à la lisière du visible, et un désir diffus, éveillé par les courbes, les creux, les élans du paysage.

Car le relief, avec ses ondulations, ses anfractuosités et ses élévations, semble doué d'un langage muet, charnel, qui parle au corps autant qu'à l'imaginaire. Chaque pli de la terre évoque une étreinte possible, chaque creux une cachette pour le secret ou le désir, chaque sommet une tension vers l'inconnu. Ce n'est plus seulement un paysage, mais une présence - presque un corps offert à l'interprétation, à la rêverie tactile, à l'éveil des sens.

Ainsi, le rêveur, d'abord égaré dans ses pensées, se laisse peu à peu captiver, absorbé par cette géographie suggestive. Il ne regarde plus : il sent. Il ne traverse plus : il pénètre. Dans cette fusion silencieuse entre le dedans et le dehors, entre le regard et la matière, il découvre une sorte d'érotisme tellurique, où la pierre, le sol, la forme deviennent autant d'indices d'un monde sensuel enfoui, mais toujours prêt à se laisser deviner.

« Les collines ont d'affreuses douceurs

Le passant y mesure ses anciens péchés.

Qui peut apprécier leur végétation

Et résister au mouvement lascif de ces hanches ? »¹⁵

Le regard porté sur le relief opère une transmutation singulière : ce qui, de près, apparaît comme roc de douleur, pierre de peine ou désert de solitude, se métamorphose, à distance, en promesse de plaisirs intensément humains. Le bas rocher recouvert de verdure, à peine discernable, offre à l'imaginaire de l'observateur un terrain propice à la projection et à la rêverie. Cet éloignement, en estompant la rugosité des formes, en adoucit les angles, en sublime la matière. Il révèle ainsi la puissance de l'imagination : capable de transformer la sécheresse en fertilité, l'âpreté en désir, la pierre en peau.

¹⁵ Pierre Jean Jouve, *Poésie I-IV, Les Noces, Jaune*, op.cit., p.32.

Mais que l'on s'approche et aussitôt, la réalité brute reprend ses droits. Le roc se referme sur sa densité muette, la pierre redevient dure, le désert s'impose dans sa nudité douloureuse. L'épreuve sensorielle cède alors la place à une expérience de la souffrance, à une confrontation avec l'inerte, l'infranchissable. Pourtant, tant que demeure la distance, tant que le regard s'élève et surplombe, une force mystérieuse, presque érotique, s'insinue dans l'esprit. Elle n'appelle ni la contemplation ni la pensée abstraite, mais une tension ardente vers la volupté - une exigence immédiate de contact, de fusion, de chair. Le paysage, alors, n'est plus seulement vu : il est désiré.

C / Le chemin :

Une logique comparable à celle du relief s'applique au chemin. Lorsque celui-ci est perçu dans une vision en fondu - douce, fluide, presque vaporeuse - il se détache de la simple fonction de passage pour devenir forme accueillante, ligne souple et sinueuse qui invite à l'avancée sans effort. Dans cette perception estompée, le chemin se féminise, non plus dans une sensualité charnelle et immédiate, mais dans une douceur sacrée, une lenteur enveloppante qui rappelle la figure de la sainte femme.

Ici, l'imaginaire se tourne vers un féminin sublimé, protecteur et lumineux. Le chemin n'est plus seulement traversé : il est suivi, accompagné, presque étreint. Il devient sein spirituel, matrice du déplacement intérieur, invitation à une marche recueillie, à une errance habitée par la foi ou la méditation. À l'instar du voile de la Vierge ou du pli d'un vêtement sacré¹⁶, il trace une direction sans l'imposer, il guide sans contraindre, et son mystère ne tient pas tant à sa destination qu'à l'expérience intime qu'il propose à celui qui s'y engage.

« Les pommiers sont en fleur

¹⁶ À l'image du voile virginal qui, tout en dissimulant, protège et révèle la pureté sacrée, ou du pli délicat d'un vêtement sacré qui cache en ses replis un mystère profond, cette présence se dérobe à la simple vue pour inviter à une contemplation silencieuse, où le visible n'est que le seuil d'une vérité plus haute.

L'inanimé dans la poésie de Pierre Jean Jouve

La chair et le matin
Et font de l'allée un chemin de Marie
Mais personne ; l'air pur
La terre est préparée mais aucune ne vient.»¹⁷

Portons maintenant notre regard vers une autre expression de cette même thématique, où le chemin transcende sa simple matérialité pour devenir le vecteur d'une vision mystique, pleine de grâce et de profondeur. C'est précisément ce que révèle le poème *Promenade*, extrait de *Moires*, où le parcours n'est plus une simple progression spatiale, mais une véritable expérience intérieure, un rite silencieux et sacré.

Dans ces vers, le chemin se métamorphose en une invitation à la méditation, où chaque pas est imprégné d'une présence attentive et recueillie. La marche se fait alors prière, et le trajet, une quête où se mêlent l'âme et le monde, la chair et l'esprit. Le poète ne décrit pas seulement un sentier, il trace un itinéraire spirituel, une odyssée intime, où le visible s'efface pour laisser place à un au-delà tissé d'émerveillement et de recueillement.

Ainsi, le chemin devient symbole d'une traversée initiatique, un lien subtil entre le tangible et l'invisible, une voie qui mène autant à la découverte du paysage qu'à celle de soi-même. C'est dans cette double dimension - terrestre et mystique - que *Promenade* puise sa force et sa beauté, offrant au lecteur une vision où le chemin n'est plus simple décor, mais acteur essentiel d'une expérience poétique et spirituelle.

« Je suis dans ces chemins de douceur rude
Où l'on va lentement
À cause de la hauteur où le cœur respire,
Les grands arbres plaintifs
Hier encore sous la neige
M'escortent dans l'odeur parfumante du vent ;
Je sens les pas dans les pas

¹⁷ Pierre Jean Jouve, *Poésie I-IV, Les Noces, On voit*, op.cit., p.61.

Devenir plus sûrs de lumière belle

À la fois comme monte énorme entre les troncs

La muraille affirmant que la fin est mortelle.»¹⁸

Ici, la perspective change radicalement. À partir du septième vers, une lumière fait son apparition, mais elle est enfermée, cernée par les troncs imposants, et le poème s'achève abruptement sur l'affirmation irrévocable de la mortalité. Quel élément a provoqué ce basculement si marqué ?

Il faut bien noter que le chemin - tout comme le roc - est observé de très près, avec une attention lente, presque scrutatrice. La vision douce, diffuse, empreinte de charme romantique, s'efface pour laisser place à un réalisme lucide et pessimiste. Le sujet lyrique ne se contente plus d'un regard contemplatif à distance : il s'engage physiquement sur ce sentier. Il marche, il ressent, il s'imprègne.

« *Les grands arbres plaintifs / Hier encore sous la neige / M'escortent dans l'odeur parfumante du vent* » : ainsi, par la présence de son propre corps, le poète expérimente pleinement ce passage. Ce contact intime avec le chemin, avec la nature qui l'entoure, ne fait que renforcer la conscience de sa propre finitude.

De nouveau, le symbole s'avère double et contradictoire. La pierre, la roche, porteurs d'une résistance obstinée et d'un mystère immuable, semblent s'opposer à toute forme de transcendance. La mort, ici, n'est plus une étape vers un au-delà, mais une réalité lourde et inéluctable, ancrée dans la chair et la matière.

D / L'eau :

Nous avons inclus l'eau parmi les symboles de l'inanimé, la considérant comme un élément naturel et matériel. Pourtant, il est sans doute rare de trouver un symbole qui, tout à la fois, véhicule un potentiel de vie aussi puissant et universel. L'eau dépasse

¹⁸ Pierre Jean Jouve, *Poésie X-XI, Mores, Promenade*, op.cit., p. 229.

L'inanimé dans la poésie de Pierre Jean Jouve

alors le simple rôle d'élément pour devenir un véritable principe vital, un souffle d'existence qui irrigue le corps et l'esprit.

Dans *La Vierge de Paris*, l'eau apparaît sous l'une de ses manifestations les plus profondes et les plus sacrées : celle de l'eau baptismale. Ce liquide limpide et pur, source d'une effusion divine, incarne la rédemption, la purification des âmes et la promesse d'une renaissance. Bien plus qu'un rite d'entrée dans la religion, le baptême incarne une véritable métaphore de la transformation intérieure, une immersion dans le mystère de la grâce.

Ainsi, l'eau devient dans ce contexte un symbole de passage - du péché à la pureté, de la mort à la vie, de la fragilité humaine à la promesse de l'éternité. Elle est ce lien liquide et mouvant entre la chair et le divin, cette force qui lave, régénère et élève. Plus qu'un simple élément, elle est une présence vivante, un souffle sacré qui invite à la contemplation et à la foi.

Par cette image, *La Vierge de Paris* nous rappelle combien l'eau, tout en demeurant une substance matérielle, est capable de transcender sa nature première pour devenir l'emblème même de la vie renouvelée et de l'espérance infinie.

« Prie donc en la faveur

De l'âme et d'abord avec une eau sans ombre

Donne-moi le baptême

Qui doit laver la faute la plus ancienne.»¹⁹

Ce mode de purification, dont les racines plongent dans les traditions les plus anciennes et les croyances fondatrices des civilisations, s'est progressivement élevé pour devenir un rituel chargé de significations morales profondes. Il incarne, en effet, bien plus qu'un simple geste physique : il représente l'euphémisme par excellence de la purification spirituelle et intérieure.

¹⁹ Pierre Jean Jouve, *Poésie V-VI, La Vierge de Paris, Le combat de Tancrede et Clorinde*, op.cit., p. 18.

À travers les siècles, ce rite s'est affirmé comme un passage symbolique essentiel, un seuil entre deux états de l'être - la souillure et la pureté, la culpabilité et l'innocence, le chaos et l'ordre moral. Par son caractère à la fois concret et métaphorique, il permet de signifier le renouvellement, la rédemption, et la possibilité d'une renaissance morale.

Ainsi, la purification ne se limite pas à une action extérieure : elle devient un véritable processus de transformation de l'âme, une mise en lumière de la quête humaine vers la réconciliation avec soi-même et avec le divin. C'est cette portée symbolique, universelle et intemporelle, qui confère à ce rituel son pouvoir et son aura singulière dans l'histoire des spiritualités humaines. Cette eau lustrale, dès l'origine, porte en elle une valeur morale et spirituelle : elle ne purifie pas par l'abondance, mais par sa nature même. Ce n'est pas le volume de l'eau, mais la profondeur de son sens symbolique qui fait toute la différence - quelques gouttes suffisent à rendre pur un monde souillé. D'après Bachelard, « c'est l'aspersion qui est l'opération purificatrice primitive, la grande et archétypale image psychologique dont le lavage n'est que le grossier et exotérique doublet. »²⁰

Dans les derniers recueils de Jouve, *Mélodrame* et *Moires*, l'eau se révèle sous une forme sensiblement transformée, délaissant les connotations traditionnelles d'aspersion légère et de purification limpide. Ce n'est plus l'eau claire et vivifiante, vectrice de renaissance, mais une présence massive, pesante, presque immobile, qui domine le paysage poétique.

Dans *Mélodrame*, le ruisseau s'impose d'abord comme un élément ambigu, à la délimitation incertaine, aux contours estompés, presque flottants. Cette eau sinueuse ne s'écoule pas avec vigueur ni clarté : elle semble suspendue dans un mouvement lent et hésitant, comme figée dans une hésitation

²⁰ Gilbert Durand, *Les structures anthropologiques de l'imaginaire : introduction à l'archétypologie générale*, Paris, Bordas, 1969, p.194.

L'inanimé dans la poésie de Pierre Jean Jouve

intemporelle. L'absence d'un véritable courant transforme ce ruisseau en un symbole d'inertie, d'une stagnation où le flux de la vie semble ralentir, voire s'arrêter.

Cette image renverse le traditionnel symbolisme de l'eau, qui est habituellement associée au mouvement, à la purification et à la vie. Ici, l'eau devient une masse pesante, presque menaçante, qui traduit un état d'âme chargé de tensions sourdes, d'attentes inassouvies, voire de mélancolie profonde. Ce n'est plus l'eau baptismale qui lave et régénère, mais une eau lourde et enveloppante, dont la présence impose une atmosphère lourde de sens, d'ombres et de silences.

« Là-haut dans la population claire des cimes
Privées de neige par l'été s'écoule plat
Un ruisseau méandreux de large bleu sublime
Et sans rives sinon le jaune un peu charnel
De l'alpe que poursuit de son zénith horrible
Le soleil aux rumeurs de violet. Mais les flancs
Violente cendre rose ou rocher noir avide
Laissent l'eau resplendir de nul écoulement.»²¹

Ce sont donc ici les qualités de la masse et du bloc, plus que celles du ruisseau fluide et éphémère, qui s'imposent désormais dans le paysage symbolique. L'eau cesse d'être ce fil léger et changeant pour devenir une présence solide, presque tangible, une masse dense et compacte qui refuse la légèreté de l'écoulement.

Le recueil *Moires* approfondit et intensifie cette vision singulière. L'eau s'y transforme en une couche opaque, une surface obscure et mystérieuse qui semble refermer sur elle-même ses profondeurs insondables. Cette masse aqueuse, loin de se réduire à une simple obscurité, laisse pourtant entrevoir, au-delà de son épaisseur, une profondeur plus intense, plus énigmatique encore - une profondeur au-delà de la profondeur,

²¹ Pierre Jean Jouve, *Poésie X-XI, Mélodrame*, op.cit., p. 127.

Dr/ Chérif Abdel Moneim Bahnassi El Jittmaa
où le visible se dérobe et où se dissimule un secret indicible,
presque sacré.

Ainsi, l'eau chez Jouve ne cesse d'évoluer, passant d'un symbole de purification légère à une présence presque minérale, lourde et mystérieuse, traduisant un univers poétique où la matière elle-même devient porteuse d'un mystère profond et inépuisable.

« Une eau plus profonde que l'eau en ce jour froid
Sortait de nos chagrins sans un pli ni une ombre
Métal parfait et noir du destin sans regard
Rien ne tremblait, rien ne respirait et nul signe
De croix à travers cieux consternés de blocs gris
De masses lentement poussées et monotones
Que l'eau son miroir intact et sans regard
Refusait désespoir admirable et expié.»²²

Cette métamorphose de l'eau - de la légèreté de l'aspersion à la densité insondable de la mare noire et profonde - ne saurait surprendre le lecteur attentif. En effet, ce parcours symbolique s'inscrit dans une tradition littéraire largement partagée, où l'eau, élément pluriel et malléable, accompagne les évolutions de la pensée et du sentiment.

Chez de nombreux poètes, l'eau se prête volontiers à ces transformations, passant de la fluidité limpide et purificatrice à l'immobilité obscure, chargée de mystères et d'ombres. Elle reflète tour à tour la clarté de la vie nouvelle et la profondeur des abîmes intérieurs, devenant le miroir changeant d'une expérience humaine en perpétuel mouvement.

Ainsi, la progression symbolique de l'eau chez Jouve trouve un écho naturel dans cette tradition, où l'élément aqueux se fait à la fois signe de renaissance et emblème de l'inconnu, jamais figé, toujours en quête de sens. « Le symbolisme de l'eau déroule également son cycle, qui va de la pluie aux fontaines et aux

²² Pierre Jean Jouve, *Poésie X-XI, Mores*, op.cit., pp. 154-155.

L'inanimé dans la poésie de Pierre Jean Jouve

sources, des sources aux ruisseaux et aux fleuves, des fleuves à la mer ou au gel de l'hiver, puis à la reprise du même processus.»²³ Ainsi l'eau, fluide et changeante, devient le miroir du monde et de l'âme.

Toutefois, il convient de mettre en lumière que, au sein de la poésie de Jouve, toutes les formes et fonctions symboliques de l'eau telles que décrites par Northrop Frye ne se manifestent pas intégralement. Pourtant, l'axe principal vers lequel tend l'emploi de ce symbole est clairement identifiable : celui du durcissement et de l'opacité croissante de la masse aqueuse. Cette orientation s'inscrit en écho avec les caractéristiques de dureté que nous avons déjà isolées dans l'étude du symbole de la pierre.

Cependant, cette comparaison révèle aussi une distinction fondamentale. Contrairement à la pierre, qui porte en elle un centre « numineux » - ce noyau sacré d'où émane une lumière immuable et éternelle - l'eau ne possède pas de telle source intérieure de rayonnement. L'eau enveloppe, recouvre, protège, certes, mais elle est aussi un principe actif de transformation. Ses profondeurs mystérieuses ne se contentent pas de cacher ou de préserver, elles participent à un incessant travail de métamorphose et de renouvellement.

La pierre, dans sa dureté immuable, emprisonne la lumière, en devient la garante et la porteuse à travers le temps. Elle incarne la permanence, l'éternité, une forme de transcendance solide et inaltérable. En revanche, l'eau recouvre la vie, la dissimule sous une surface mouvante, mais se fait aussi son alliée fidèle, capable de provoquer des cycles de régénération et de renaissance. Elle symbolise ainsi la fluidité du vivant, la continuité du changement, la résilience face au temps qui passe.

En somme, tandis que la pierre se présente comme le sanctuaire de la lumière pérenne et de la résistance, l'eau se révèle comme le vecteur d'un devenir perpétuel, une force fluide et opaque à la

²³ Northrop Frye, *Anatomie de la critique*, Paris, Gallimard, 1969, p. 196.

fois, qui enveloppe, transforme, et fait naître la vie dans un cycle sans fin. Ce double visage, à la fois maternel et mystérieux, fait de l'eau un symbole complexe, oscillant entre opacité et transparence, fixité apparente et mouvement profond, présence matérielle et puissance spirituelle.

Gilbert Durand a porté son regard pénétrant sur ce phénomène de l'eau profonde et opaque, l'inscrivant dans un réseau symbolique étroitement lié à la nuit et au sang. Selon lui, cette eau dense et obscure ne se limite pas à une simple image naturelle, mais évoque des forces primordiales et mystérieuses, associant la profondeur nocturne - lieu de l'inconscient et du secret - à la vitalité brute incarnée par le sang.

Ainsi, l'eau opaque devient le miroir liquide de ce qui se cache dans l'ombre, un réceptacle où se mêlent la puissance génératrice du sang et le silence enveloppant de la nuit. Elle incarne une matrice archaïque, un abîme originel où se nouent les liens fondamentaux entre la vie, la mort et la régénération. « Les symboles nyctomorphes sont donc animés en leur tréfonds par le schème héraclitéen de l'eau qui fuit, ou de l'eau dont la profondeur par sa noirceur même nous échappe, du reflet qui redouble l'image comme l'ombre redouble le corps. Cette eau noire n'est finalement que le sang, que le mystère du sang qui fuit dans les veines ou s'échappe avec la vie par la blessure dont l'aspect menstruel vient encore surdéterminer la valorisation temporelle. Le sang est redoutable à la fois parce qu'il est maître de la vie et de la mort, mais aussi parce qu'en sa féminité est la première horloge humaine, le premier signe humain corrélatif du drame lunaire.»²⁴

Vie et mort s'affrontent donc, invisibles, sous la surface impénétrable de l'eau. Ce combat profond et mystérieux échappe totalement au regard du poète, qui jamais ne cherchera à s'abandonner à cette glissade vers les profondeurs insondables.

²⁴ Gilbert Durand, op.cit. , p.122.

L'inanimé dans la poésie de Pierre Jean Jouve

L'eau, en effet, reste un territoire secret, interdit, où se joue une lutte fondamentale inaccessible à la conscience humaine.

Mircea Eliade soulignera la double nature des eaux : capables à la fois de régénérer et de recréer la vie, elles détiennent aussi le pouvoir de suspendre le temps lui-même. Lorsqu'une forme émerge de ce bain primordial, elle est aussitôt reprise par la course inexorable du temps, emportée dans le flot continu de l'existence, jusqu'à ce qu'elle s'épuise et retourne inévitablement à l'état aqueux d'origine.

Ainsi, l'eau se révèle être un seuil entre l'éternité et la finitude, un carrefour mystérieux où s'enchevêtrent les rythmes de la vie et de la mort, mais aussi un espace hors du temps, un refuge et un mystère que Jouve contemple sans jamais pouvoir pleinement pénétrer. Dès que la forme se détache des eaux primordiales, cessant d'être une simple potentialité, elle devient soumise aux lois du temps et de l'existence. Elle se dote alors de contours, s'inscrit dans une histoire et participe au devenir universel. Cette forme est alors sujette à la corruption et à la perte progressive de sa substance. Seule la régénération, rendue possible par de périodiques retours aux eaux matricielles, peut lui rendre sa vigueur. Ces immersions correspondent symboliquement à la répétition du " déluge " suivie de la " cosmogonie ". « Les lustrations et les purifications rituelles avec l'eau ont comme but l'actualisation fulgurante de "ce temps-là " in illo tempore, où eut lieu la création, elles sont la répétition symbolique de la naissance des mondes ou de " l'homme nouveau " ».²⁵

Dès le recueil *Les Noces*, Jouve manifeste un intérêt marqué pour le thème du déluge, cette image mythique et primordiale de l'eau en tant que force à la fois destructrice et purificatrice. Déjà à cette étape de son œuvre, les eaux ne sont plus simples éléments fluides et transparents ; elles acquièrent des qualités

²⁵ Mircea Eliade, op.cit., p. 184.

Dr/ Chérif Abdel Moneim Bahnassi El Jittmaa
d'opacité et de densité qui leur confèrent une présence presque tangible, une lourdeur silencieuse.

Ces eaux épaisses, insondables, agissent comme un vaste manteau qui recouvre et amortit l'univers, englobant toute chose dans un silence et une immobilité presque absolus. Loin d'être un simple cataclysme extérieur, le déluge devient chez Jouve un état symbolique où le monde matériel est à la fois submergé et protégé, où le temps semble suspendu sous cette couche liquide qui tout engloutit.

Ainsi, l'image de l'eau dans *Les Noces* préfigure et prépare les développements ultérieurs du symbolisme aqueux dans l'œuvre du poète, où l'opacité et la densité de l'eau traduisent une profondeur métaphysique, un abîme intérieur à la fois menaçant et fécond, capable de recouvrir le monde tout en annonçant une possible renaissance.

« Ce qu'il y avait de plus beau à la massive
morte lumière
Du Déluge, (...)
C'était un rameau
De silence, une nappe de silence
Un mouvement de silence
Posé, une étendue non contrôlée
De silence qui lui-même allait être recouvert.
C'était
Une colombe en gestation silencieuse
Qui viendra sur le toit
Avec un nouvel effet de silence.»²⁶

De cette vaste étendue de silence aquatique, semblant absorber toute vie et lumière, émergent néanmoins deux forces créatrices, discrètes mais puissantes. La première, la colombe en gestation, figure traditionnelle de paix et d'espérance, porte en elle la promesse d'un renouveau imminent. La seconde, le rameau

²⁶ Pierre Jean Jouve, *Poésie I-IV, Les Noces, Le déluge*, op.cit., pp. 104-105.

L'inanimé dans la poésie de Pierre Jean Jouve

fragile mais porteur, évoque la puissance subtile du symbole de l'arbre, cet emblème ancestral de vie, de croissance et de résilience.

Ces deux images s'élèvent ainsi, presque suspendues, au-dessus de l'opacité de l'eau, offrant une lueur d'espoir et de renaissance au sein même du silence profond et de la densité enveloppante qui règnent sur cet univers submergé.

E / Le ciel :

Dans la poésie de Jouve, le ciel se déploie comme un espace à la fois infini et mystérieux, un horizon métaphysique où se croisent le spirituel et le sensible. Souvent perçu comme un symbole d'élévation et de transcendance, il incarne aussi bien la quête d'absolu que la solitude profonde du poète face à l'infini. Le ciel chez Jouve est ainsi une toile mouvante, oscillant entre lumière divine et abîme insondable, miroir des tourments intérieurs et des élans vers un au-delà fragile et incertain.

« Écris maintenant pour le ciel
Écris pour la courbe du ciel
Et que nul plomb de lettre noire
N'enveloppe ton écriture
Écris pour l'odeur et le vent
Écris pour la feuille d'argent
Que nulle laide face humaine
N'ait regard connaissance haleine
Écris pour le dieu et le feu
Écris pour un amour de lieu
Et que rien de l'homme n'ait place
Au vide qu'une flamme glace.»²⁷

Ce mouvement d'élévation, ce puissant élan vers la hauteur, s'inscrit sans conteste sous le symbole rayonnant de l'astre solaire. Comme l'explique avec finesse Northrop Frye, il s'agit là

²⁷ Pierre Jean Jouve, *Poésie VII-IX, Diadème, À soi-même*, Paris, Mercure de France, 1966, pp. 69-70.

Dr/ Chérif Abdel Moneim Bahnassi El Jittmaa
de la genèse d'une " flamme " nouvelle, d'un feu originel qui jaillit au cœur de la poésie. Cette flamme ne se limite pas à un simple éclat lumineux ; elle incarne une énergie vivifiante, une force transformatrice qui embrase l'esprit, transcende les limites humaines, et ouvre un chemin vers une illumination profonde.

À travers cette métaphore solaire, le poète engage une quête de lumière, de clarté et de vérité, aspirant à dépasser l'ombre pour toucher à l'essence même de l'être et de la création. « Le cycle des solstices de l'année solaire est un développement de ce même symbolisme qui va s'incorporer à la célébration du Noël chrétien. On insiste ici plus fortement sur le thème de la naissance d'une lumière nouvelle menacée par la puissance des ténèbres.»²⁸

D'après Mircea Eliade, les théologies solaires tendent plus aisément vers une rationalisation du sacré, favorisant ainsi l'émergence de religions d'initiés, où le savoir ésotérique et les rites secrets prennent une place prépondérante. Ces traditions, ancrées dans la lumière du soleil, structurent la spiritualité autour d'une connaissance spécialisée, réservée à ceux qui ont franchi les seuils de l'initiation, et qui cherchent à pénétrer les mystères cachés derrière l'éclat éclatant de l'astre. Il convient de souligner l'affinité particulière que la théologie solaire entretient avec les élites - qu'il s'agisse de souverains, d'initiés, de héros ou de penseurs - , comme si cette cosmologie lumineuse était l'apanage de ceux appelés à gouverner, à savoir ou à transcender. « À la différence des autres hiérophanies cosmiques, les hiérophanies solaires ont tendance à devenir le privilège de cercles fermés, d'une minorité "d'élus". Ce qui a pour effet d'encourager et de précipiter leur processus de rationalisation.»²⁹

Ce phénomène offre sans doute une clé de lecture précieuse pour comprendre certains vers singulièrement évocateurs, tels que : " *Que nulle laide face humaine / N'ait regard connaissance*

²⁸ Northrop Frye, op.cit. , 1969, p. 194.

²⁹ Mircea Eliade, op.cit., p. 135.

L'inanimé dans la poésie de Pierre Jean Jouve

haleine ", ou encore : " Et que rien l'homme n'ait place / Au vide qu'une flamme glace ".

Ces lignes traduisent, avec une intensité poignante, un processus de sélection rigoureux et restrictif quant à l'accès au divin. Loin d'une transcendance ouverte à tous, cette quête spirituelle se réserve à des esprits purs, à des âmes élevées qui ont su se détacher des contingences humaines et sensuelles. Ce processus de fermeture n'est pas simplement un rejet du monde matériel, mais une élévation vers une transcendance d'une nature plus abstraite, plus immatérielle, contrastant avec les aspirations symboliques plus immédiates et sensorielles déjà analysées.

La voie vers cette forme élevée de transcendance s'accomplit par un engagement ascétique profond, où la négation méthodique des sensations, des désirs et des attachements terrestres devient une condition sine qua non. C'est à travers cette renonciation que le poète, ou le mystique, cherche à atteindre le Nada³⁰, ce néant métaphysique qui, loin d'être un simple vide, se révèle être le terrain fertile d'une existence raréfiée, d'une pureté absolue.

Dans ce dépouillement extrême, toute profusion charnelle est abolie, afin que ne demeure qu'une essence subtile et transcendante, une forme d'être éthérée qui peut enfin toucher au sommet de l'existence spirituelle. Ce sommet, lieu d'une union silencieuse avec le divin, est marqué par une disparition de l'ego et des limites humaines, une immersion totale dans une dimension où la flamme glacée du vide fait place à une lumière autrement plus pure et intangible.

Ce qui semble particulièrement retenir l'attention de Jouve dans le vaste domaine céleste, c'est avant tout le mouvement même du monde, cette danse perpétuelle et mystérieuse des astres, des sphères et des forces cosmiques. Plus qu'une simple toile de

³⁰ Dans ce contexte, *Nada* désigne un vide spirituel absolu, recherché par une ascèse radicale. C'est une négation du sensible et du symbolique, visant à atteindre une forme d'existence épurée, où l'être peut s'unir à une transcendance pure, au-delà de toute image ou sensation.

fond, ce mouvement incarne pour lui une manifestation vivante du temps et de l'éternité, où chaque trajectoire céleste porte en elle le souffle d'un ordre invisible et profond.

À travers cette dynamique cosmique, Jouve perçoit un symbole puissant de la vie en perpétuel devenir, un flux incessant qui, tout en inscrivant le monde dans une cyclicité rythmée, ouvre aussi à la possibilité d'une transcendance mobile, d'une élévation continue au-delà des limites terrestres. Ainsi, le mouvement du ciel ne se limite pas à un phénomène physique, mais devient une métaphore vivante de la quête poétique et spirituelle, un chemin où le temps s'étire et se plie pour révéler la vérité du devenir et de l'infini.

« Combien nous avons cherché - miracles nous sommes
des miracles

Rien

Ce monde était droit infini le voici courbe
glissant l'un dans l'autre »³¹

Ce déplacement des mondes, porté par une dynamique étrange et inhabituelle, réapparaît avec intensité lorsque le ciel se déchaîne dans toute sa puissance tumultueuse, gardant fidèlement à ses côtés le néant insondable qui semble l'accompagner depuis l'origine. Ce mouvement cosmique n'est ni pure agitation ni simple chaos ; il exprime une tension profonde entre création et destruction, lumière et obscurité, où l'éclat flamboyant du ciel embrasse l'abîme silencieux du vide.

Dans cette danse vertigineuse, le ciel ne se déploie jamais sans convoquer le néant, révélant ainsi la dualité fondamentale du cosmos : un équilibre fragile entre présence et absence, entre l'être et le non-être. Ce duel inséparable, porté par la force du déplacement céleste, ouvre un espace métaphysique où se joue le destin même de l'existence, entre l'élan vers la vie et la menace toujours présente du retour au silence originel.

³¹ Pierre Jean Jouve, *Poésie I-IV, Les Noces*, op.cit., p. 20.

L'inanimé dans la poésie de Pierre Jean Jouve

« Céleste ouragan retenu par un bord
Le néant est pendu sur le bord de tes yeux
Ouragan mâle ! Tout est perdu, tout est tranquille
Du monde que fait la haine de tes yeux »³²

Cette angoisse sourde, qui plane sous l'immensité infinie du ciel, trouve dans *Diadème* une cristallisation plus précise et saisissante. Le ciel, qui jusque-là semblait une vaste étendue indéfinie, se définit ici dans son au-delà, prenant forme et substance en un symbole fort et déterminé - le symbole même de Dieu.

Ce dépassement du simple espace céleste vers une dimension symbolique transcendantale marque une étape cruciale dans la quête poétique de Jouve. Le ciel devient ainsi non seulement un cadre, mais un emblème de la divinité, un miroir où se réfléchissent à la fois la grandeur et le mystère absolus. L'angoisse née devant cet infini n'est plus seulement celle de l'homme face à l'immensité, mais celle d'un être confronté au sacré, à une présence qui dépasse toute compréhension et invite à une contemplation à la fois redoutée et fascinante.

« Ciel vaste ciel sans ride poids ou souffle
Signe et demeure du remous ô temple unanime
et bleu
Contemple énorme coupe aveugle néant heureux
Celui qui dans la pierre est ici-bas et souffre
Ciel matière de Dieu ! symbole plus qu'éther. »³³

Le mouvement du ciel, ce tourbillon insaisissable et incessant, reste à jamais hors de portée pour le poète. Il le fixe intensément comme une cible, un horizon ultime, mais se sent inéluctablement ancré à la pierre, à la lourdeur tangible du sol.

Selon Gaston Bachelard, la contemplation de la voûte céleste, de cette coupe infinie suspendue au-dessus de l'homme, devrait

³² Pierre Jean Jouve, *Poésie I-IV, Matière Céleste*, Tempo di Mozart, op.cit., pp. 232-233.

³³ Pierre Jean Jouve, *Poésie VII-IX, Diadème, Ciel*, op.cit., p. 67.

Dr/ Chérif Abdel Moneim Bahnassi El Jittmaa

pourtant éveiller un mouvement intérieur chez le rêveur : une aspiration, une élévation qui rompt avec la fixité terrestre. Mais ce double attachement - au ciel en mouvance et à la pierre immobile - témoigne de la tension profonde qui habite le sujet poétique, partagé entre la quête d'absolu et la réalité de sa condition incarnée. « Dans sa contemplation, l'être rêvant apprend à s'animer de l'intérieur, il apprend à vivre le temps régulier, temps sans élan et sans heurt. C'est le temps de la nuit. Le rêve et le mouvant nous livrent, dans cette image, la preuve de leur accord temporel.»³⁴

Il apparaît clairement que le poète ne parvient ni à accompagner ce mouvement céleste ni à se laisser traverser par son flux dynamique et mystérieux. Cette incapacité révèle la distance persistante entre l'homme et les forces cosmiques, un fossé qui souligne la tension entre aspiration à l'absolu et condition humaine limitée. Pour approfondir cette difficulté à s'abandonner à l'infini mouvant du ciel, il convient d'examiner un autre exemple révélateur de ce même phénomène, qui éclaire davantage le combat intérieur du poète face à l'inatteignable.

« Pourquoi l'atroce course libre ? et comment
le grand silence
Énorme des isolements dans la masse des
scintillements ?
Qui a voulu sur mon berceau l'étoile étrange
sans seconde
Et les erreurs de son orbite à l'envers des
jeux attirants ?
Ah, j'ai froid de rêver à l'unique pensée
Mon astre intérieur ! Mon étoile ! Sans nul
Amour pour le soi-même et sans nulle secrète
Raison de traverser l'espace énorme et seul.»³⁵

³⁴ Gaston Bachelard, *L'air et les songes*, Paris, José Corti, 1943, p. 209.

³⁵ Pierre Jean Jouve, *Poésie X-XI, Mélodrame, L'Étoile II*, op.cit., p. 112.

L'inanimé dans la poésie de Pierre Jean Jouve

Le sujet lyrique va jusqu'à s'interroger avec une intense perplexité sur la nature même de cette correspondance qui s'est établie malgré lui, presque à son insu, entre les profondeurs mouvantes de son monde intérieur et l'immobilité cristalline du cosmos, concentrée dans l'éclat froid et précis de l'étoile. Cette rencontre, ce lien mystérieux et presque sacré, constitue une véritable " communion " entre l'âme humaine et les vastes constellations, une harmonie secrète que Gaston Bachelard a magnifiquement mise en lumière dans *L'Air et les songes*.

Pour Bachelard, ces affinités entre l'imaginaire poétique et l'immensité céleste ne relèvent pas d'un simple rêve superficiel, mais d'une véritable résonance intime, d'un dialogue silencieux où le cosmos, par son symbolisme et sa présence, agit comme un miroir de l'âme. Dans cette perspective, la poésie de Jouve révèle ainsi son pouvoir d'ouvrir des voies entre le microcosme intérieur du sujet et le macrocosme universel, faisant de chaque étoile un point de convergence entre le vécu sensible et l'infini mystère céleste. « En un instant, ils (les constellations) rompent notre solitude. Voir et regarder échangent ici leur dynamisme : on reçoit et l'on donne. Il n'y a plus de distance. Un infini de communion efface un infini de grandeur. Le monde des étoiles touche notre âme : c'est un monde du regard.»³⁶

L'étoile joue alors pleinement le rôle d'un symbole puissant, catalyseur d'une relation intensifiée entre le cosmos et le rêveur. Elle accélère, concentre et amplifie le lien mystérieux qui unit l'infini céleste à l'imaginaire humain, devenant ainsi une passerelle lumineuse entre l'univers extérieur et le monde intérieur.

Comment expliquer cette retenue, cette hésitation palpable face à la participation aux mouvements cosmiques ? Plusieurs pistes peuvent être envisagées. Peut-être s'agit-il d'une certaine prudence, d'un refus devant la facilité apparente d'une envolée

³⁶ Gaston Bachelard, op.cit., p. 211.

Dr/ Chérif Abdel Moneim Bahnassi El Jittmaa
cosmique, une aspiration à un contact plus intime et plus concret que celui qu'offre l'immensité du cosmos. Il se peut aussi que le poète se heurte à une impossibilité réelle : celle d'atteindre une rêverie assez puissante pour générer l'énergie nécessaire à une véritable transformation cosmogonique.

Ou encore, cette distance pourrait témoigner d'une préférence pour un autre mode de communion avec l'univers, plus terrestre et tangible, comme celui qu'offre la pénétration profonde de la pierre, symbole de résistance et d'enracinement.

Conclusion :

Le symbole est difficilement définissable et isolable. De même, la capacité de certains symboles à se superposer n'aide pas à établir leur isolement ou à marquer leur développement structural.

L'étude des symboles de l'inanimé - pierre, relief, chemin, eau et ciel - dans l'œuvre poétique de Pierre Jean Jouve révèle un univers profondément riche, où le concret se transforme en vecteur d'une quête spirituelle et métaphysique d'une rare intensité. Ces éléments, à première vue figés dans leur matérialité, deviennent sous la plume du poète des incarnations vivantes de tensions opposées, des points de jonction entre le visible et l'invisible, le tangible et le transcendant.

La pierre, première matrice symbolique, impose son poids et sa densité. Elle est à la fois matière obstinée et secret enfoui, image de la permanence et de la résistance face à l'écoulement du temps. Sa dimension symbolique oscille entre immobilité mortifère et centre lumineux, lieu d'une possible révélation transcendante. Jouve l'envisage comme un cœur énigmatique, un creuset où la lumière divine pourrait s'insinuer, mais aussi comme un poids qui ancre le poète dans la condition humaine, marquée par la douleur et l'aliénation.

Le relief introduit une autre dimension, celle de la surface vivante, parsemée d'ombres et de formes. Contrairement à la

L'inanimé dans la poésie de Pierre Jean Jouve

dureté immobile de la pierre, il suggère un corps à corps avec le monde sensible, mêlant volupté et souffrance, érotisme et mystère. Il est un espace où le rêve s'éveille, où l'imagination du poète se libère, dessinant des paysages à la fois séduisants et menaçants, métaphore des contradictions du désir humain.

Le chemin, figure du passage et de la progression, se déploie selon une dialectique subtile entre distance et proximité, lumière et obscurité. Quand il est regardé de loin, il apparaît comme une invitation mystique, une allégorie de la transcendance féminine et sacrée. Mais, dans une intimité plus douloureuse, il devient le théâtre de l'engagement existentiel, du poids de la condition mortelle, où le sujet poétique mesure la fragilité de son être face à l'inéluctable destin.

L'eau, enfin, traverse la poésie jouvienne sous des formes multiples, de l'aspersion purificatrice à la masse opaque et insondable. Cette transformation progressive traduit une tension entre fluidité vitale et opacité mystérieuse, reflétant la lutte secrète entre vie et mort qui se joue sous sa surface. Par elle, Jouve explore les processus de régénération et de détemporalisation, où le temps suspend son cours et où la matière liquide devient l'espace d'une métamorphose spirituelle.

Quant au ciel, immense et mouvant, il incarne l'ultime horizon de la quête poétique, la grandeur absolue et le mystère divin. Pourtant, cette immensité est aussi source d'angoisse, révélant la distance infranchissable entre le poète et l'absolu. Le mouvement perpétuel du ciel, son remous incessant, demeurent hors de portée, et c'est dans cette tension entre aspiration vers l'infini et ancrage terrestre que se joue la profonde ambivalence de l'être. Le ciel devient symbole de Dieu, mais aussi d'un au-delà qui défie toute compréhension, invitant à une contemplation à la fois fascinée et redoutante.

Ainsi, à travers l'entrelacs de ces symboles, Pierre Jean Jouve construit une cartographie poétique où s'affrontent et se conjuguent enracinement et élévation, présence matérielle et

Dr/ Chérif Abdel Moneim Bahnassi El Jittmaa
transcendance spirituelle, douleur et espoir. Ces figures inanimées ne sont jamais figées ; elles vibrent d'une vie intérieure intense et traduisent la complexité d'un univers où l'homme cherche, souvent dans la souffrance, à dépasser sa condition pour atteindre une forme de révélation.

Cette exploration symbolique ouvre une voie privilégiée vers la compréhension de la poésie jouvienne, offrant au lecteur une expérience sensible et méditative, où le langage se fait pont entre les mondes, et où chaque pierre, chaque goutte d'eau, chaque étoile résonne comme un écho des mystères de l'existence.

Nous ne saurions terminer notre analyse sans souligner, encore une fois, l'importance du symbole dans la poésie de Jouve. Ainsi, sans l'emploi du symbole, les multiples oppositions et les complexes dialectiques relevant de différentes couches de l'imaginaire occidental n'auraient pu s'exprimer de façon aussi efficace. Paradoxalement, le symbole, par la difficulté que présente son interprétation, a permis au poète de libérer de façon concise mais puissante, riche et multi forme, son imagination, l'imagination de l'homme contemporain.

L'inanimé dans la poésie de Pierre Jean Jouve

Bibliographie

I / Œuvres de Pierre Jean Jouve :

- JOUVE, Pierre Jean Jouve, *Poésie I-IV (Les Noces, Sueur de sang, Matière céleste, Kyrie)*, Paris, Mercure de France, 1964.
- -----, *Poésie V-VI (La Vierge de Paris, Hymne)*, Paris, Mercure de France, 1965.
- -----, *Poésie VII-IX (Diadème, Ode, Langue)*, Paris, Mercure de France, 1966.
- -----, *Poésie X-XI (Mélodrame, Moires)*, Paris, Mercure de France, 1967, 247p.

II / Œuvres sur Pierre Jean Jouve :

- BRODA, Martine, *Jouve*, Lausanne, L'Âge d'homme, 1981.
- LEUWERS, Daniel, *Jouve avant Jouve, ou la naissance d'un poète*, Paris, Klincksieck, 1984.
- SCHNEIDER, Ursula, *La Quête du Nada dans l'œuvre de Pierre Jean Jouve*, Zurich, Juris Druck und Verlan, 1968.

III / Ouvrages généraux :

- ALLOUA, René, *La science des symboles : contribution à l'étude des principes et des méthodes de la symbolique générale*, Paris, Payot, 1976.
- BACHELARD, Gaston, *L'air et les songes*, Paris, José Corti, 1943.
- CHEVALIER, Jean et GHEERBRANT, Alain, *Dictionnaire des symboles*, Paris, Robert Laffont/Jupiter, 1982.
- DURAND, Gilbert, *L'imagination symbolique*, Paris, PUF, 1976.
- -----, *Les structures anthropologiques de l'imaginaire : introduction à l'archétypologie générale*, Paris, Bordas, 1969.
- EIGELDINGER, Marc, *Poésie et métamorphoses*, Neuchâtel, La Baconnière, 1973.
- ELIADE, Mircea, *Images et symboles : essais sur le symbolisme magico-religieux*, Paris, Gallimard, 1952.
- -----, *Traité d'histoire des religions*, Paris, Payot, 1968.
- FREUD, Sigmund, *Introduction à la psychanalyse*, Paris, Payot, 1981.
- FRYE, Northrop, *Anatomie de la critique*, Paris, Gallimard, 1969.
- JUNG, C. G., *L'Homme et ses symboles*, Paris, Robert Laffont, 1983.
- TODOROV, Tzvetan, *Symbolisme et interprétation*, Paris, Seuil, 1978.

IV / Articles :

- BRODA, Martine, "Jouve, un poème de Matière Céleste", *Action poétique*, juin 1976.
- DUMUR, Guy, "Poétique de Pierre Jean Jouve", *Mercure de France*, 1959.
- SIROT, Georges, "Pierre Jean Jouve ou l'incontrôlable contrôle", *Mercure de France*, mai 1960.